

7^e et 8^e siècles, l'art carolingien et l'art ottonien, enfin le premier art roman.

Si le titre de l'ouvrage manque à tout le moins de précision, son contenu s'ouvre sur les horizons les plus variés, et l'on va d'émerveillement en émerveillement : des basiliques constantiniennes à celles de Ravenne et de Syrie, des arts du fer des Germains et des Celtes au raffinement de l'art carolingien (orfèvrerie, ivoires, enluminures, en particulier), pour déboucher sur cet équilibre du premier art roman qui déjà se cherchait dans l'art ottonien, sur lequel L. Grodecki, en excellent connaisseur, attire l'attention.

A côté d'œuvres universellement célèbres, comme les églises de Ravenne, celle d'Aix-la-Chapelle, les couronnes wisigothiques du Musée archéologique de Madrid et de Vienne, on trouvera ici les reproductions de nombreux monuments ou objets d'art beaucoup moins connus. On notera les très belles pièces d'orfèvrerie, certaines sculptures. On appréciera également les rapprochements qui juxtaposent d'une façon éminemment suggestive des monuments, des sculptures, etc., parfois éloignés dans le temps et l'espace, mais entre lesquels une parenté, sinon une filiation, est incontestable (voir, en particulier, les planches 38-39, 46-47, 82-83, 128, 170-171).

J. LEMARIÉ, o.s.b.

Erwin PANOFKY : *Architecture gothique et pensée scolastique* précédé de *L'Abbé Suger de Saint-Denis*. Traduction et postface de P. Bourdieu. Coll. « Le sens commun ». Ed. de Minuit, Paris, 1967 ; 218 pp. ; 24,65 F.

L'essai qui donne son titre à tout le volume se trouve, en fait, précédé par l'étude du même auteur sur *L'Abbé Suger de Saint-Denis* et prolongé par une postface de Pierre Bourdieu qui le situe, pour en montrer l'intérêt actuel en même temps que la valeur permanente, dans les perspectives d'histoire culturelle caractéristiques de l'institut Warburg avec lequel E. Panofsky a, comme E. Cassirer, étroitement collaboré. Il n'est peut-être pas inutile de profiter de cette occasion pour attirer l'attention sur des recherches trop insuffisamment connues en France et qui, pour tout ce qui touche l'antiquité tardive et le Moyen Age, intéressent au plus haut point l'environnement dans lequel les liturgies traditionnelles d'Occident en pris leur forme classique et qu'elles ont par ailleurs contribué pour une large part à modeler.

Bien que l'auteur ne semble pas avoir été attentif à cette ligne de recherche, on trouvera grand profit à lire la reconstitution passionnante qu'il tente de l'entreprise de Suger, essayant d'expliquer par ce que nous pouvons connaître de l'homme, de son tempérament, de sa formation et de ses ambitions, les inten-

tions conscientes et les motivations profondes qui ont dirigé la construction de la nouvelle abbatiale, prototype que ne cesseront d'étudier les maîtres d'œuvre des grands chantiers de l'âge gothique. Pour l'intelligence de la liturgie médiévale, on lira avec un tout spécial intérêt les chapitres sur l'esthète et l'ascète et, plus encore, sur l'art nouveau et la métaphysique de la lumière. Tout le cérémonialisme liturgique du Moyen Age gothique y trouve des attaches profondes.

Mais, dans son essai sur les relations de l'architecture gothique et de la pensée scolastique, E. Panofsky pousse jusqu'à ses ultimes conséquences son principe directeur de l'unité fondamentale d'un univers culturel en établissant, jusque dans le détail, des correspondances entre la structure de l'église gothique et celle de l'enseignement scolastique. Ici encore, il y aurait le plus grand profit à conduire de semblables analyses sur le développement médiéval du cérémonial liturgique. La lecture structuraliste que P. Bourdieu propose de ces pages incitera sans doute à de telles recherches.

Replacée dans un tel contexte, éclairée par les plans, les schémas et les photographies qui viennent en étayer l'argumentation, cette conférence de 1948 se trouve ouvrir des perspectives qu'on discernait mal dans l'édition originale publiée en 1951. Une bibliographie générale de l'œuvre d'E. Panofsky, des tableaux synchroniques de l'art et de la philosophie durant la période gothique, les notes de P. Bourdieu, achèvent de faire de ce livre un excellent instrument de culture.

I.-H. DALMAIS.

René HUYGHE : *Fra Angelico*. Ed. Gibert Jeune, Paris, 1966 ; 26 pp. et 51 planches en couleur ; 29,50 F.

L'Angelico n'a plus la vogue qu'il connut au début du siècle et encore au lendemain de la première guerre mondiale. On est plus sensible, de nos jours, à l'art d'un Pietro della Francesca, d'un Masaccio, ou d'un Jérôme Bosch. Fra Angelico demeure cependant l'un des plus grands peintres de la Renaissance italienne et l'un des maîtres de l'art religieux, comme le souligne très justement René Huyghe.

Cette présentation de l'Angelico constitue d'ailleurs le meilleur de l'ouvrage. Reconstituer le milieu dans lequel s'épanouit la vocation artistique du florentin, montrer l'évolution de son art, depuis l'enluminure jusqu'aux admirables fresques de la chapelle de Nicolas V au Vatican, saisir l'âme du peintre, le montrer fidèle à lui-même entre un attachement au passé et une ouverture au présent : René Huyghe a parfaitement réussi dans son propos.

Le choix des planches s'imposait, pour ainsi dire, de lui-